

AFFINITÉS
DE
QUELQUES LÉGENDES AMÉRICAINES
AVEC CELLES
DE L'ANCIEN MONDE,

PAR
M. HYACINTHE DE CHARENCEY.

M. l'abbé Domenech, dans son ouvrage intitulé *Voyage pittoresque dans les déserts du Nouveau Monde*, nous fait connaître la légende d'Orphée telle qu'elle existe chez les Indiens des prairies. (Voir cet ouvrage, pag. 401 et 402.)

Un chasseur du nom de Sayadis avait une sœur jeune et belle qui refusa de se marier pour ne point quitter son frère. Une épidémie s'étant abattue sur la tribu, elle mourut. Sayadis, inconsolable, résolut d'aller jusqu'au pays des âmes pour en ramener sa sœur. Son voyage fut long et plein d'aventures, mais il serait resté infructueux si Sayadis n'eût fait la rencontre d'un vieillard qui lui donna une calebasse magique dans laquelle il pourrait renfermer l'âme de la morte, s'il parvenait à la reconnaître. A peine arrivé au pays des esprits, Sayadis s'aperçut que ces derniers fuyaient à sa rencontre. Taronyawaigon, le maître des cérémonies, lui donna une paire de raquettes avec l'aide desquelles il lui serait possible de rattraper l'ombre fugitive. Aussitôt le *taiwaeeyun* ou tambour des esprits se fit entendre; c'était, pour les âmes, le signal de la danse. En même temps, la flûte indienne fit entendre des sons doux et harmonieux. Tous les esprits s'approchèrent. Sayadis s'approcha de sa sœur et, pénétrant rapidement au milieu des danseurs, la saisit et l'enferma dans sa calebasse. Puis il revint chez lui. Tous ses parents et amis vinrent le trouver, afin de déterrer le corps de la défunte;

mais une femme, plus curieuse que les autres, ouvrit la calebasse, afin de voir comment était faite une âme séparée de son corps; cette dernière s'envola, disparut, et jamais Sayadis ne parvint à retrouver le chemin qui conduit à la terre des esprits.

D'autres versions de la même légende sont ou différentes ou plus complètes. Les uns attribuent à Sayadis lui-même, étonné du peu de poids de son fardeau, l'ouverture de la calebasse; d'autres parlent, non de la sœur, mais de la femme de Sayadis, qu'elles appellent *Endae*. Enfin il est aussi question d'un lac ou marécage que Sayadis aurait eu à traverser avant d'arriver au pays des âmes. Ce lac était gardé par un chien que le chasseur écarta en lâchant une martre devant lui. Ce dernier détail rappelle tout à fait le gâteau de miel et de pavots que, suivant l'*Énéide*, le héros troyen jeta à Cerbère, lors de sa descente aux enfers.

L'histoire de Sayadis était surtout populaire chez les Iroquois, bien qu'on en retrouve des versions plus ou moins altérées dans tout l'est des Etats-Unis.

La seconde légende est algonquine. (Voyez M. l'abbé Domenech, p. 214.) Un jeune chasseur rencontre dans la prairie un sentier circulaire, sans aucune trace de pas alentour. Ce sentier était uni, bien battu et semblait avoir été récemment fréquenté par plusieurs visiteurs. Surpris de ce qu'il voyait, le chasseur se cacha dans l'herbe pour pénétrer ce mystère. Au bout de quelque temps, une musique mélodieuse et dont les accents arrivaient par intervalles réguliers se fit entendre dans les airs. Levant la tête, il aperçut une petite tache blanche qui ressemblait à un nuage. Le nuage se rapprocha et la musique redoubla de mélodie. Enfin, il vit que ce point blanc était un panier d'osier contenant douze jeunes filles d'une admirable beauté; chacune d'elles avait à la main un tambour sur lequel elle frappait en chantant avec une grâce surhumaine. Le panier descendit au milieu du cercle et, aussitôt, les jeunes filles en sortirent et se mirent à danser sur le petit sentier. Elles se lançaient, les unes aux autres, une paume brillante comme l'éclair. La danse était

aussi ravissante que la musique. Frappé surtout de la grâce et de la beauté de la plus jeune, le chasseur résolut de s'en emparer et d'en faire sa femme. A cet effet, il s'approche du cercle sans être aperçu et il était sur le point de réussir, lorsque les douze jeunes filles rentrèrent brusquement dans le panier, qui remonta aussitôt.

Le chasseur désespéré revint le lendemain au même endroit. Le panier descendit de nouveau avec les célestes visiteuses. L'aînée dit à ses sœurs : « Peut-être ce mortel veut-il nous enseigner comment dansent et chantent les habitants de la terre. » « Oh ! non, s'écria la plus jeune, remontons vite, car j'ai peur. » Toutes, cependant, se remirent à chanter et à danser, puis elles repartirent.

L'Algonquin revint une troisième fois, il vit un tronc d'arbre où étaient logées quantité de souris ; par la vertu de son sac à médecine, il revêtit la forme d'une souris, après avoir pris la précaution d'approcher le tronc le plus près possible du cercle. La plus jeune des filles dit : « Voyez donc ce tronc d'arbre ; il n'était pas là hier, » et elle s'enfuit vers son panier ; mais ses sœurs se mirent à rire et, entourant l'arbre, le renversèrent. Les souris furent toutes tuées, à l'exception de l'Indien métamorphosé. Il reprit sa forme naturelle et s'empara de la plus jeune des visiteuses, au moment où celle-ci allait l'assommer d'un coup de bâton. Il épousa sa captive et en eut un fils ; mais la fille céleste dépérissait sur terre. Un jour que l'Indien était à la chasse, elle fabriqua un petit panier d'osier, cueillit des fleurs, prit des oiseaux, ramassa toutes les curiosités qui pouvaient plaire à son père, emmena son fils avec elle. Puis elle se rendit dans le cercle magique, entonna sa chanson mystérieuse et remonta vers l'étoile d'où elle était descendue. L'Algonquin, l'ayant entendue s'envoler, courut au cercle, mais ne put la rattraper.

Deux ans après cette fuite, l'étoile dit à sa fille : « Amène ton mari avec nous, » car le fils de l'Indien voulait revoir son père ; « qu'il apporte des échantillons de tous les animaux qu'il pourra tuer. » Cela fut exécuté. Chaque convive choisit qui une patte, qui un œil, qui une queue. Ceux qui prirent

les pattes ou les queues furent transformés en quadrupèdes. L'Algonquin garda une plume blanche pour lui, et fut transformé en faucon avec sa femme et ses enfants.

Une légende toute semblable se retrouve en Finlande, et M. Beauvois nous la fait connaître dans ses *Contes populaires de la Norwége, de la Finlande et de la Bourgogne*. Tuhkino, étant sur les bords d'un lac, s'endormit bientôt; il fut réveillé par un bruit étrange, neuf cygnes venaient de s'abattre près de lui, et, dépouillant leurs enveloppes d'oiseaux, se transformèrent en belles jeunes filles. L'une d'elles ayant mis sa dépouille dans un endroit isolé, Tuhkino parvint à s'en emparer, et, lorsque ses compagnes voulurent s'envoler, la dernière ne put en venir à bout; elle proposa à celui qui la lui rendrait de devenir son épouse. Tuhkino accepta avec empressement; mais, avant que le mariage ne se conclût, il dut aller au château du père de la jeune fille faire sa demande. Cette dernière s'y rendit sous forme de cygne. Certains détails de la légende finlandaise ont été omis ici parce qu'ils semblent avoir primitivement appartenu à un conte différent. Plus tard ils auront été réunis en un seul.

Dans l'*Annuaire de la Société d'Ethnographie* de 1859, M. Beauvois nous fait encore connaître une légende des îles Célèbes intitulée *les Nymphes volantes*, et qui n'est, pour ainsi dire, qu'une répétition des deux précédentes. Elle se rapproche néanmoins plus du conte américain que le conte finnois, parce que le ravisseur de l'une des nymphes finit par être conduit au ciel où habitait sa femme, et cela à la requête du frère de cette dernière. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que la plupart des légendes américaines, dont nous nous sommes occupés jusqu'à ce jour, ainsi que l'étude du calendrier aztèque, semblent favoriser l'hypothèse d'anciens rapports entre l'extrême Orient et l'Amérique.

Extrait du Bulletin du Comité d'archéologie américaine.

PARIS. — IMPR. DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.

en quadrupèdes.
lui, et fut trans-
nts.
e en Finlande, et
Contes populaires
rgogne. Tuhkino
bientôt; il fut ré-
venaient de s'a-
eloppes d'oiseaux,
l'une d'elles ayant
Tuhkino parvint à
ulurent s'envoler,
roposa à celui qui
kino accepta avec
e ne se conclût, il
fille faire sa de-
me de cygne. Cer-
été omis ici parce
rtenu à un conte
n un seul.
graphie de 1859,
ne légende des îles
et qui n'est, pour
écédentes. Elle se
icain que le conte
s nymphes finit par
et cela à la requête
oin de faire remar-
icaines, dont nous
insi que l'étude du
ypothèse d'anciens
rique.

logie américaine.

[illegible], 5.

538